

Subtilité

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

hissé sur de gros rondins de sapin, et leurs flancs massifs se fendillaient sous la chaleur. Leurs lourdes ferrures se rouillaient. Un peu de cette poussière rouge était tombée à terre et dessinait leurs places. Les timons haut levés, ployaient sous le poids d'une bande de gosses qui y collaient leur ventre, criaient, se poussaient, entrechoquaient les chaînes, s'agrippaient aux palonniers. Eux avaient quelque chose de ridicule, comme ces grosses barques qu'on a tiré sur le rivage pour les réparer, ou comme ces animaux amphibies qui ne savent que faire de leurs membres spatulés et de leur corps pesant.

Personne n'y prêtait attention. Les autos tournaient autour et lentement les recouvraient de poussière. Seulement ces gosses du quartier qui en faisaient des balançoires, des forteresses, des cordes à « knier », une petite fille accroupie, un doigt sur la plaque émaillée vissée à l'avant, déchiffrait : cour—se du tri—ang—le numéro huit !! et un peu plus loin : Et—at de Va—ud (se reprenant) Etat de Vaud !

Et maintenant que la neige lourde nous bloque chez nous, nous détrempe les chaussures, ploie les arbutus, jaunit sur les routes, j'ai repensé à ces triangles, devenus brusquement le centre des préoccupations. Ils grinceront sur les rails de tram, dessineront au long des avenues leurs festons réguliers, à l'heure où les garçons laitiers font leur première tournée, dans le petit jour aux brouillards glacés.

Bien sûr, il y a les doctes personnages qui vous disent le temps probable, les journaux qui vous rappellent que le printemps a commencé, mais il y a surtout cet employé de l'Etat qui sait qu'on ne doit pas encore remettre les triangles, parce qu'il a une longue expérience de la malice des temps, qu'il ne s'agit pas de s'emballer au premier coup de soleil ! Puis viendra la dernière neige, celle qu'il sent devoir être la dernière et les triangles s'en iront au dépôt dans un dernier bruit de chaînes et de gravier écrasé...

Alors seulement, quand la petite place sera nue, même si l'on annonce « baisse de la température », le vrai printemps, celui sur qui on peut compter, sera là, dûment enregistré, approuvé et reconnu par l'Etat ! Benj. Guex.

Subtilité. — Dites-moi donc, Monsieur L., s'il y a quelque chose de pire que de manger une pomme et d'y trouver un ver ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Eh ! bien, c'est d'y découvrir la moitié d'un ver.

— Car cela signifie que vous avez déjà mangé l'autre moitié.



LA CHANSON DE MADELINE 10

A cinquante ans de distance, maintenant qu'elle est morte pour moi, je revois quand je veux Madeline enfant, en chapeau de fleurs sur le seuil de ma porte, ou bien légère et aérienne, à la poursuite de l'oiseau d'or, ou onduleusement allongée et flottante au fond de l'eau limpide où me souriait ma sirène... Et voici que Madeline, devenue jeune fille, m'échappe : impossible de la ressaisir. Quand elle eut passé la treizième année, ses traits, si délicats, semblèrent se voiler d'un nuage ; dans son visage réduit à rien, deux yeux cernés de noir veillaient seuls, d'un regard fixe et profond... Avec cela, des rires qui me faisaient mal, aussitôt suivis de sanglots. Dans cette crise de croissance pour laquelle on alla consulter les meilleurs docteurs de Lausanne, son humeur, jusque là si douce et toujours égale, s'altéra ; c'étaient des riens, des lubies, des nerfs, une ombre. Oh ! de jolis retours aussi, plus passionnés que l'amitié tout unie qui nous lia dans notre enfance, mais si fugitifs !... Un caprice comme tout le reste !

Dans notre solitude à deux, nous avions grandi ensemble comme Paul et Virginie, sans beaucoup de rapports avec les polissons du village. Tout à coup, comme si ma vue l'offusquait, on la vit me tourner le dos pour se toquer de la plus gueuse de ses compagnes d'école. Ma princesse avait un faible pour Juliane Quenoupe, dont elle copiait à la perfection les allures canaille et les vilains mots. Toutes deux à l'envi se mirent à me crier des noms dont je rougissais jusqu'à la racine des cheveux, car je devenais chatouilleux sur mon honneur de grand garçon ! Eh ! je me moquais d'une Quenoupe, étant immunisé contre la guêpe. Mais l'abeille, dont j'avais encore le miel sur les lèvres, me planter ainsi son aiguillon !...

Toutefois, dans ses folies, son regard demeurait triste, sans qu'on pût savoir ce qu'elle avait. Une seule fois, je l'entendis crier devant moi sa peine profonde. Ce fut un dimanche soir, où nous prenions le frais sur la galerie de bois qui court sur tout le derrière de la maison. Sous nos pieds se creusait la cour de notre ferme, dont la grosse masse se profilait toute noire sur les flammes du couchant. Au loin, j'entrevois la forêt de Niallin et la colline aux eaux vives. Ma mère s'était éloignée ; nous étions seuls. Et, depuis quelque temps, cela me semblait tout drôle d'être ainsi tout seul, tout près d'elle. Oh ! je n'étais pas mal à l'aise. Au contraire !... Et pourtant je ne sais pas, j'avais peur. Alors, quoi ? Me sauver ? Ou... ou lui dire de rester toujours ainsi près de moi, toute seule ?

Soudain, au dernier rayon de soleil, un chant lointain s'éleva, de fraîches voix de jeunes filles qui s'en allaient sans doute, la main dans la main, sous les fayards et les vieux chênes, dans les clairières de la forêt. Puis, les voix s'éclipserent ; la joyeuse troupe venait de passer derrière la colline, car les chants n'avaient point cessé : en écoutant bien on les entendait encore ; c'était comme un murmure au rythme voilé. Puis, de nouveau, plus éclatant que jamais, le chœur lointain frappa nos oreilles du haut de la colline qu'il couronnait de son groupe sonore.

*L'amour est un doux maître,
Tu l'ignorais peut-être...*

Ainsi chantaient les inconnues. A lèvres remuées, après elles, je répétais ce mot : « L'amour », comme si je l'entendais pour la première fois. Il me semblait le plus beau du monde. Je regardai Madeline ; elle aussi avait tressailli ; sa tête languissante s'était redressée ; tout son être vibrerait. Sans me voir, ignorant son pauvre ami, qui dans l'ombre, se tournait vers elle, sa voix, jalouse des mélodieuses invisibles, lança dans la nuit lumineuse quelques notes si belles qu'elles semblaient puisées à même l'écrin flamboyant des étoiles.

*Toute mon âme, tout mon cœur,
Toute ma joie et mon bonheur...*

Et ce fut tout. Ce qui s'annonçait comme un chant d'amour, brusquement s'interrompit.

— Oh ! Madeline, encore !...

Elle refusa, d'un signe de tête. Elle me refusait tout, maintenant. Ses plus belles histoires, au plus beau moment, tournaient court, et sa plus belle chanson devait rester inachevée.

La nuit était venue. Alarmé de son silence, je lui demandai ce qu'elle avait. Elle parut ne pas m'entendre. Je voulus appeler : elle mit sa main sur ma bouche.

Alors, jusqu'au fond de mon être, je tressaillis d'une joie aiguë : elle voulait rester seule, seule avec moi !... Oh ! j'aurais désiré la prendre dans mes bras... Pourquoi ? Je ne sais pas : peut-être pour la consoler, pour la soigner comme ma petite sœur, si elle était malade.

Et, timidement, ma main caressait sa main, avec un plaisir qui n'est pas permis à un garde-malade, lorsque, dans la nuit profonde, j'entendis un sanglot déchirant.

— Ah ! mon Dieu, j'étouffe ici ! Oh ! ce qu'on s'ennuie ici !...

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'elle. Je n'y comprenais rien ; mais, depuis quelque temps, j'avais renoncé à la comprendre : quand je lui souriais, elle me disait des injures ; quand je lui tournais le dos, elle venait à moi comme une sœur. Farouche à mes appels, elle se hérissait comme l'oiseau devant la main qui le guette. Lorsque, furieux contre elle, je me réfugiais tout grondant au milieu de mes vieux livres, dans la poussière de mon galetas, elle venait doucement me tirer par la manche, et faire *glin-glin* à mes oreilles d'érudit poudreux !

Elle en fit bien d'autres, en cette malheureuse année d'aspirations obscures et de désespoirs silencieux. Un soir d'hiver, nos voisines étaient venues passer la veillée chez nous. Les grandes personnes jouaient aux dominos. Des fruits secs servaient d'enjeu. Accoudée à un guéridon, Madeline, distraitemment, feuilletait un album. J'étais à ses côtés. Rien qu'en la regardant au coin des paupières, j'eus l'intuition qu'elle allait dire quelque chose qui lui tenait au cœur. Les bras nonchalamment étendus, avec cet œil caressant que je connaissais bien, elle s'adressa à sa tante qui, voluptueusement, suçait une cerise sèche : — Tante, ça coûte donc bien cher, un piano ?

Du coup, Mlle Véronique faillit s'étrangler. Toute violette et congestionnée, elle ne fit d'abord entendre qu'une sorte de beuglement étouffé :

— Ambitieux... euh... euh... orgueilleux... euh ! Ah !... Ah !... avalé le noyau !...

On la vit donner un grand coup dans le vide. Quand sa voix se fut éclaircie :

— Je ne sais pas où cette enfant va chercher toutes ses folies !... Mais, malheureuse petite, songe donc à ta position, à ton devoir !... Tu veux donc jouer des valses ? Moi, je comprends la musique au temple, ou les jours de fête, l'anniversaire... Deux ou trois couplets... la la la, tra la la... Oui, c'est gentil. Mais des valses !... Est-ce que tu me vois jouer du piano ? Ah ! merci de ma vie !...

Se tournant vers mon père, qui ne s'attendait guère à l'assaut :

— Voyons, Monsieur Périer, je vous trouve admirable, vous, avec votre air de beau détachement ! Après tout, c'est votre pupille !...

— Ne prenons rien au tragique, Mademoiselle Dardel. Cette enfant n'a fait que vous poser une question. Je vais lui fermer la bouche d'un mot, vous allez voir... Oui, ma pauvre Madeline, un piano coûte cher, horriblement cher. Si tu as cinq cents francs à perdre...

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Les Quatre Doigts et le Pouce ou la Main criminelle, la fameuse farce villageoise de M. René Morax, — que tout le monde réclame depuis plusieurs années, — sera jouée une seule fois, à prix réduits, par notre plus ancienne société d'art dramatique « La Muse », le vendredi 23 mars à 20 h. 30, dans la grande salle de la Maison du Peuple.

Cette pièce ne ressemble à aucune autre, mais il est impossible de rire davantage. L'action se passe dans la salle de la Société de Jeunesse de Villars-les-Biolles, avec le concours de la fanfare du village.

Au programme, deux autres délicieuses comédies : « Après Nous ! » et « La Chance du Mari » ; toutes trois seront supérieurement interprétées par les meilleurs acteurs de « La Muse ».

La location est ouverte chez Mlle Bloch, tabacs, Grand-Pont 12. Moitié prix pour les membres de la Maison du Peuple.



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.

Catalogues, Fournitures philatéliques.

N'oubliez pas que...

La santé représente un fameux capital
Dont on doit prudemment toucher les intérêts.
Fortifiez-vous tous ! C'est le point principal.
Et comme apéritif : Buvez du „DIABLERETS”.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.